



Revue de Presse
2019 - 2020



Vacarme

18.10.2019

RTS.CH PROGRAMME TV SPORT INFO PLAY **RTS** SRF RSI RTR SWI

PLAY RTS Vidéo Radio Connexion RECHERCHE

1 2 3 M P Op GAE N

Accueil Émissions par date Émissions de A à Z

Vacarme, 18.10.2019, 13h04

COMING OUT 5/5 - Au grand jour

Témoigner son affection en public quand on est homosexuel, prendre la main de son amoureux, l'embrasser reste une attitude rare. Quasi un acte politique. Pour questionner l'invisibilité des lesbiennes et des gays, Chloé Chaudet, étudiante en cinéma, prépare un projet de photographies grand format montrant des

Afficher plus ▾

Crédit image : Véronique Marti

1373 Télécharger Partager

Les plus écoutés

- FORUM** 60:00
Forum - Présenté par Esther Coquoz et Mehmet Gultas
Forum
Hier, 18h00
- 05:38
Evaluation de la gestion de l'épidémie de coronavirus en France: interview de Didier Pittet
Forum
Hier, 18h02
- 00:23
Les expatriés aiment la qualité de vie suisse mais pas son coût
Le Journal horaire
Hier, 11h00



Tenir ou lâcher sa main ?



©Bruno Cabete

Les rues, les gares, les parcs, les bords du lac... Je ne sais pas pour vous, mais moi, quand je regarde autour de moi, dans ces espaces publics, je ne vois jamais (ou très rarement) des couples LGBTIQ+ se tenir la main, s'embrasser ou avoir un simple geste de tendresse. Pourtant, quoi de plus naturel que de vouloir montrer de l'affection à une personne qu'on aime ? Et ce, n'importe où ? Pourquoi certains espaces seraient réservés à certaines personnes et pas d'autres ?

En tant que femme cisgenre, dyadique* et non hétéro, j'aimerais bien dire que lorsque je tiens la main à une femme dans la rue, que je me fiche des potentielles remarques ou regards qui peuvent se poser sur nous. J'aimerais pouvoir dire que mon élan amoureux dépasse tout ça, toute cette haine ou agressivité gratuite. Sauf qu'évidemment, ce n'est pas si simple.

Alors oui, on avance, les personnes LGBTIQ+ commencent à être plus représentées dans les médias, on parle beaucoup plus du respect des orientations sexuelles, de transidentité, la question du mariage est en cours de traitement, mais il y a quand même des choses qui stagnent. Les lois sont certes nécessaires, mais elles ne suffisent pas. La transphobie, la biphobie et l'homophobie sont toujours bien présentes.

Combien de fois ai-je entendu, en discutant avec des personnes LGBTIQ+, les difficultés dans les couples qui pouvaient être engendrées par ces thématiques, la peur d'être agressé·e physiquement ou verbalement ou simplement, l'envie de ne pas avoir à se justifier constamment d'exister ou d'aimer les personnes qu'on aime, face à des personnes fermées d'esprit qui pensent que l'amour ou l'identité sont des sujets de débats...

"une personne qui rentre dans les standards mâles ou femelles, c'est à dire non-intersexe" - La Vie En Queer

***(In)visibles* : un projet pour visibiliser la représentation des couples et familles LGBTIQ+**



Making-off d'un shooting photo réalisé à Vevey en septembre

C'est pourquoi, nous avons lancé un projet avec Zoé et Bruno : *(In)visibles dans l'espace public*, qui a pour but de visibiliser les couples et familles LGBTIQ+ dans la rue afin de sensibiliser les gens, et surtout les jeunes à la thématique. On espère que ce projet va aider les personnes concernées à se sentir mieux et à moins se censurer s'ils/iels/elles ont envie de partager de l'affection avec leur conjoint·e·x en public. Avec nos participantes et Bruno, le photographe de l'équipe, on vient de terminer notre tout premier shooting photo pour le dossier de financement de notre projet.

En écoutant mes participantes témoigner, je réalise qu'on ne les a pas mis dans une situation simple. Se promener dans une rue avec un photographe et une journaliste radio qui vous suit, ça attire les regards. Mais en plus, si c'est un couple de femmes qui s'embrasse, ça les attire doublement.

J'attends le train avec elles et on discute du projet quand tout d'un coup, un type qui nous avait croisées au début du shooting s'approche de nous. Il nous demande alors ce qu'on faisait. Je lui explique le but du projet et en rigolant, lui montre mon sac arc-en-ciel en lui disant « on n'est pas dans la norme ». Pour moi, c'était évident que je parlais de norme sociétale, nous sommes une minorité certes, mais

ce n'est pas une raison pour être invisibilisé·e·x·s. Avec étonnement, on l'a vu partir dans un discours sur la « normalité » et la « non-normalité », définie selon lui par le fait de pouvoir faire des enfants (bonjour la stigmatisation des personnes stériles ou ne désirant pas avoir d'enfants...). Ce sur quoi nous avons répondu qu'un couple hétérosexuel pouvait également être stéril, et que selon son raisonnement, ces derniers ne seraient pas non plus « normaux ». On a fini par lui rappeler qu'aujourd'hui ce n'était pas si compliqué d'avoir des enfants pour les personnes LGBTIQ+. Après il nous a sorti le fameux « deux femmes ensemble ça passe mais deux hommes j'ai plus de peine » (Merci la pornographie mainstream et le patriarcat...).

Je ne sais pas ce qui m'a le plus surprise dans cette histoire, le fait qu'un inconnu se permette de venir tenir des propos pareils face à trois femmes queer, ou le fait qu'il compare l'homosexualité à un handicap. Dommage que la journaliste qui nous suivait avant ne soit plus là pour enregistrer ses propos à la radio...

Il y a encore beaucoup de personnes qui mettent énormément d'énergie pour éviter des discriminations homophobes, qu'elles soient homos/bis ou hétéros. Au vu des réactions de certaines personnes et de leurs propos inappropriés ou insultants, c'est assez compréhensible.

Selon un sondage réalisé à Paris[1] en 2008, sur 3587 participant·e·x·s LGBTIQ+, seulement 50% des femmes s'autorisent à tenir la main de leur partenaire dans la rue, et ce chiffre est encore plus faible pour les hommes: ceux-ci sont en effet seulement 39% à oser le faire. Lorsqu'on leur demande combien embrassent leur partenaire publiquement, les femmes sont 41% à répondre le faire

contre 36% des hommes. Comme le souligne Marianne Blidon, "la peur de l'agression physique et/ou verbale demeure un élément structurant qui encadre les pratiques."[2] Ce problème social complique la vie de nombreuses personnes.

À titre personnel, je n'ai encore jamais rencontré de personne LGBTIQ+ m'ayant dit que l'espace public ne leur avait jamais posé de problèmes ou créé de tensions dans leur couple.

Un mois plus tard, on terminait notre premier shooting en présence d'une famille de mamans avec leur petit bout de chou adorable qui n'arrêtait pas de rigoler. Lors de cette séance photo, une des deux mamans nous confie que pour elles, le plus difficile est le regard des autres et les questions intrusives que des personnes se permettent de leur poser. Pour citer un exemple : un serveur dans un restaurant leur a demandé, sans retenue et sans gêne, de quelle manière elles avaient conçu leur enfant. En effet, il leur arrive souvent de devoir faire face à des questions indiscrettes d'inconnus qui concernent leur vie privée et celle de leur fils. Elles nous expliquent alors de parfois se sentir piégées par toutes ces interrogations maladroites et déplacées. Ces mamans souhaiteraient que ces personnes se rendent compte que leurs questions sont inappropriées et qu'elles fassent preuve de plus de respect.



On espère que cette expo aidera aussi à ce que les couples et les familles arc-en-ciel soient perçus comme ordinaires aux yeux de la population. Que l'espace public ne soit plus réservé à un seul type de personnes (majoritairement blanches, hétérosexuelles et cisgenres). Vous en voyez beaucoup, vous, des affiches ou des pubs dans la rue, qui se détachent de cette norme ?

Parce qu'on nous fait bien comprendre, avec tous ces commentaires, qu'on est toléré·e·x·s sous la condition de ne pas être trop visible·x·s justement. Parce que sinon « on s'affiche » comme disent certain·e·x·s, « on s'exhibe » quand on a juste envie de prendre la main d'une personne qu'on aime. C'est déjà assez compliqué à déconstruire en tant que personne queer, alors si en plus la société nous le rabâche à longueur de journée...

Zoé, la co-fondatrice du projet, m'expliquait l'autre jour que sa fille, lorsqu'elle avait 5 ans, était venue vers elle en lui demandant si deux filles pouvaient se marier ensemble. Suite à sa réponse positive, elle lui avait alors demandé « mais maman, comment ça se fait que je ne les vois jamais ? »

Du coup, on s'est dit que c'était important de mobiliser les écoles pour sensibiliser les enfants à ces questions, parce que les premières insultes qu'ils entendent sont « pute » et « pédé », parce que malgré ce que disent certains profs, il y a du harcèlement, de l'homophobie et de la transphobie à

l'école. Pour que la différence ne soit plus perçue comme « anormale » justement, mais comme une richesse. À titre personnel, je suis certaine d'une chose : si j'avais vu des couples ou familles arc-en-ciel à 14 ans, j'aurais vécu beaucoup mieux mon adolescence. J'aurais eu beaucoup moins honte de moi-même.

Quand on sait que les jeunes LGBTIQ+ sont 5 fois plus à risque de faire des tentatives de suicide avant l'âge de 20 ans[3], ça fait réfléchir à nos responsabilités en tant qu'adultes. Et cela démontre aussi la nécessité d'un projet comme celui-ci.



Une exposition au parc des Bastions (la nôtre apparaîtra sur les mêmes panneaux)

La première exposition aura lieu au parc des Bastions du 14 mai au 8 juin 2020 à Genève, pour qu'elle s'inscrive le 17 mai, la Journée Internationale contre la Transphobie, la Biphobie et l'Homophobie. On cherche encore des couples

et des familles à photographier pour le projet, que ce soit pour l'exposition genevoise ou pour la page Instagram, alors si vous connaissez des personnes qui pourraient être intéressées ou si vous-même vous avez envie de faire partie de l'aventure, n'hésitez pas à nous contacter ! Dans tous les cas, rendez-vous au vernissage de l'exposition qui aura lieu le 14 mai.

Page Instagram : [@in.visibles_lgbtiq](#)

Page Facebook : [@in.visibles.lgbtiq](#)

Reportage de la journaliste : [émission du 18 octobre 2019](#)

[1] Marianne Blidon, « La caustique du baiser », *EchoGéo* [En ligne], 5 | 2008, mis en ligne le 13 juin 2008, consulté le 10 septembre 2019, p. 3. URL :

<http://journals.openedition.org/echogeo/5383> ; DOI : 10.4000/echogeo.5383

[2] *Ibid.*, Marianne Blidon, « La caustique du baiser », p. 6.

[3] Voir l'étude réalisée en 2014 "les minorités sexuelles face au risque suicidaire": http://info-suicide.be/wp-content/uploads/2014/05/INPES_minorites_sexuelles-B.pdf

Home > Sorcières > Sorcières #5 : Être Queer En Suisse



Sorcières #5 : être queer en Suisse

Pour aller plus loin (sélection suggestive)

- **in.visibles.lgbtiq** : Chloé, Zoé et Bruno sont les trois porteurs du projet in.visible – né au sein de l'incubateur de projets sur le genre Bøwie – ayant pour but de visibiliser des couples et familles queer dans l'espace public, via une exposition photographique

accompagnée de témoignages. « Zoé voulait sensibiliser les jeunes* à ces thématiques, elle a une fille de 6 ans qui est venue un jour lui demander si deux femmes pouvaient se marier et suite à sa réponse positive, sa fille lui a demandé « mais comment ça se fait qu'on ne les voit pas ? » du coup on a décidé de mettre ensemble nos idées pour réaliser le projet (In)visibles. » Chaque année, Genève organise une exposition en lien avec les questions LGBTQI+. Les trois bénévoles espèrent obtenir une réponse positive des subventions et pouvoir afficher leurs clichés dans les rues genevoises. Ils gardent dans un coin de leur tête le désir de pouvoir après Genève, dévoiler leur travail à Zürich ou Berne. Mais tout d'abord, ce sera une sensibilisation auprès de 6 classes de jeunes en partenariat avec la Fédération Genevoise des Associations LGBT. Je te conseille par ailleurs d'écouter l'émission Vacarme qui a traité le sujet du coming-out où in.visibles est interviewé ainsi qu'un couple homosexuel faisant l'expérience de se prendre la main dans un lieu public.



« Nous sommes une famille de deux mamans avec un magnifique enfant d'un peu plus d'un an. Lorsque nous nous baladons dans la rue, généralement tout se passe bien. Evidemment, nous évitons d'être démonstratives en public en fonction de là où l'on se trouve, afin d'éviter les regards curieux et insistants. Cependant, il nous arrive souvent de devoir faire face à des questions indiscrettes d'inconnu(e)s qui concernent notre vie privée et celle de notre fils. Nous nous sentons parfois piégées par toutes ces interrogations maladroites et déplacées.

D'un côté nous comprenons que notre famille est atypique, mais lorsqu'un(e) inconnu(e) nous demande comment notre enfant a été conçu, nous sentons que les limites du respect ont été dépassées. Aujourd'hui grâce à internet, beaucoup d'informations sont disponibles pour connaître les différentes manières de concevoir un enfant et pour ce qui est de notre famille, c'est notre histoire. » – Projet in.visibles

© Bruno Cabete



Il y a quelques mois, le projet (In)visibles* nous a demandé à ma femme et moi (#justmarried) de faire partie de leur campagne photo. Le but : rendre visible les couples LGBTQ+ genevois, souvent encore invisibles dans l'espace public. Si pour elle la réponse était immédiate - bien sûr qu'elle était d'accord ! - pour moi rien n'a été évident. Et c'est avec une petite culpabilité que je lui ai avoué que je n'étais pas sûr d'en être capable. « C'est intéressant, j'ai l'impression qu'y en a souvent un.e dans le couple qui est plutôt d'accord et l'autre qui dit non » m'avait-elle alors répondu, en m'assurant bien évidemment que nous ne ferions rien, si nous n'étions pas toutes les deux absolument à l'aise. J'ai tout de suite pensé à ces autres moitiés de couple, qui comme moi sont impressionnées de l'audace de leur +1, car elles n'osent pas ou ne désirent pas être « mises en avant », pour cette partie-là de leur vie du moins.



J'ai fait l'erreur d'évoquer la campagne à une soirée, devant un mec que je venais de rencontrer, un pote de pote, assez loin du milieu, mais plutôt chou au demeurant. Il m'a tout de suite répondu « Ah mais y a encore besoin de ce

genre de campagne ? C'est tranquille d'être LGBT maintenant non ? »

Ce soir-là, 3 personnes trans/queer à la même soirée que nous, seront agressé.es à Bel-Air.

NOUVELLE ANNÉE, NOUVELLE AGRESSION HOMOPHOBES
Agressée dans le tram à Genève, deux semaines avant le vote anti-homophobie
HOMOPHOBIE ET TRANSPHOBIE: PRÈS DE DEUX INCIDENTS PAR SEMAINE

Journaux suisses depuis janvier 2020

Ce n'est pas la première fois que j'entends ça à Genève. Et je me retrouve toujours à devoir-insister sur la persistance de certains problèmes : certes, je n'ai personnellement pas la sensation de risquer ma vie tous les jours comme dans certains autres pays, et la société a objectivement évolué ces dernières années. Mais SI, être visible demande quand même parfois encore un peu de courage. Je me retrouve face à cette image un peu factice d'un Genève où tout le monde est heureux.se et logé.e à la même enseigne, alors même qu'il n'en est rien. Comme tous ces gens surpris d'apprendre qu'il n'y a même pas encore le mariage ouvert aux couples de même sexe en Suisse par exemple, ou qui débattent de l'homoparentalité parce qu'ils.elles ne « savent pas trop ce qu'ils en pensent ». Et parfois ce sont des remarques encore plus insidieuses, comme cette personne qui m'avait dit un jour « t'es avec une femme c'est

ok à la limite, tant que tu ne viens pas en garçon au bureau ».



Petit désespoir devant ces leçons d'homophobie et de transphobie qu'on nous dispense quotidiennement

Je me retrouve à devoir expliquer mes mécanismes d'adaptation à l'intolérance, ceux que je crois me protéger, mais qui entachent parfois mon quotidien.

La visibilité, cet arbitrage constant

La « visibilité LGBTIQ+ » est une idée un peu fourre-tout, car je suis consciente que nos réalités dans la communauté sont parfois très différentes. Et c'est ce qui m'a aussi plu dans le projet d'(In)visibles, la possibilité de voir des couples de toutes orientations sexuelles et/ou de genre.

Etre visible a été pour moi un choix omniprésent (et nous n'avons pas tous.tes ce choix) opéré en fonction d'un arbitrage personnelle et circonstancielle : est-ce que je me sens en sécurité, est-ce que je me sens à l'aise avec l'idée d'être visible, est-ce que même si je ne me sens pas en sécurité, je souhaite me faire violence et être visible ? La visibilité, être « out » aux yeux de tous.tes, est une action que j'intellectualise, sans cesse renouvelée, à chaque coin

de rue, dans chaque nouveau resto, dans chaque nouveau bar, à chaque événement, de boulot ou perso. Et je vais me sentir très différemment d'une ville à une autre, d'un quartier à un autre, voir même d'une heure à une autre.



L'épisode de Sex Education qui m'a le plus stressé - Eric en drag seul dans la pampa à la merci du monde hostile

Malheureusement, cela reste une réalité qu'on se met encore potentiellement en danger lorsqu'on à l'audace de remettre en cause les codes traditionnels du genre- remise en cause qui semble être insupportable pour tant de personnes, que ce soit parce qu'on est une femme avec une femme, un homme avec un homme, trop butch ou trop fem, une personne trans, une personne non-binaire, une personne en drag etc. Et je suis moi-même si admirative de toutes ces personnes qui vivent leur vie pleinement sans (ou malgré) cette anxiété, alors même que pour moi ce n'est pas toujours simple.

« S'invisibiliser » pour mieux vivre ?

Je me suis rendue compte qu'il y avait donc un nombre incalculable de fois où je me suis moi-même censurée par

peur de ce qui pourrait arriver. Et lorsque je choisis d'être tout de même visible, j'ai du mal à véritablement profiter du moment, car je fais attention à chaque regard. Alors certes, ça ne m'empêche pas d'être « out » - dans mon travail, auprès de ma famille, de mes ami.es, auprès de tous.tes quasiment.

Et pourtant dans ma vie quotidienne j'ai mis en place de véritables mécanismes d'adaptation, parfois en réaction à des choses qui me sont véritablement arrivées, et parfois par pure anticipation.

Je ne tiens jamais la main de ma copine dans un taxi/uber par exemple. Après qu'un automobiliste ait accéléré pour « rigoler », alors que nous traversons, je ne tiens plus sa main non plus sur les passages piétons. Je lui lâche aussi la main lorsque nous croisons un groupe de mecs, et parfois aussi un grand groupe de filles. Je ne l'embrasse jamais devant des enfants, par peur qu'ils.elles ne posent des questions sans filtre. Je fais toujours attention quand je rentre avec elle la nuit, déjà tout simplement habituée par le fait que nous soyons des femmes. Le monde qui nous entoure n'est jamais anodin, il ne disparaît jamais.

Mais il n'y a pas que la sécurité ou cette peur de l'incompréhension. Il y a aussi des petites choses du quotidien, qui semblent presque anodines et qui pourtant deviennent épuisantes. Comme par exemple, ce petit « ah !?!? », si gonflant, à chaque fois que ma copine me présente à quelqu'un de sa famille ou lorsque nous sommes dans un environnement à majorité cis-hétéro

(comme c'est le cas la plupart du temps). Ce petit hochement de tête un peu stressé, qui souvent trahit un instant de panique, et parfois montre de la désapprobation. Ce petit « ah » qui m'enlève toute fierté d'être présentée et qui me fait sentir comme si j'étais une attraction un peu étrange et surprenante.



*Et je vous présente... ANNA ! Aaaaaah. Anna.
#Coolcoolcoolcoolcool*



La charge mentale de l'anxiété

D'autres questions me bloquaient aussi dans ma volonté de participer à la campagne photo. Qui étais-je pour représenter la communauté ? Et voulais-je jouer ce rôle de « poster child » ? Si mon histoire familiale m'avait appris une chose, c'est que la différence affichée n'est pas forcément une grande idée. Venant d'une famille juive avec une histoire un peu tragique, mais malheureusement loin d'être unique à l'époque de la guerre, j'ai toujours, sans vraiment m'en apercevoir, porté l'idée que se différencier pouvait amener à l'exclusion et la persécution.

Je me suis véritablement rendue compte de la portée de cette peur au moment de mon mariage civil, dans ma ville natale. Je n'en ai pas dormi pendant des semaines, car très inquiétée que quelqu'un soit violent au moment de notre sortie de l'hôtel de ville. En confiant mes peurs à ma mère, elle m'a avoué que mon père les partageait – on aurait toujours un pogrom d'avance paraît-il. Cette peur de la singularité qui m'a coûté deux H à mon prénom, reste sûrement inscrite en moi comme un geste de précaution - au cas où...

Et puis, participer à cette campagne c'était aussi perdre le contrôle de mon image dans l'espace public. Je ne cessais de penser : seras-tu assez résiliente pour ne pas être trop affectée, si quelqu'un tague ta photo ?



L'expo photo d'Olivier Ciappa vandalisée à Metz en 2018

Cette anxiété, cette impression d'insécurité est difficile à expliquer, c'est davantage un sentiment, une perception sociétale, qui n'est parfois pas objective. J'amène dans l'espace public que je ne peux pas contrôler, l'intimité délicate de mon identité et de mon couple, celle qui compte le plus à mes yeux et que je veux protéger par-dessus tout. Et parfois j'ai eu raison, mais bien sûr il m'est aussi arrivé d'avoir tort, d'attendre le pire d'une personne qui nous témoigne finalement d'une parfaite acceptation et d'une absolue bienveillance. Alors je me sens presque coupable d'avoir *encore* peur.



Changer la société passera par le changement des mentalités de tous.tes, mais enverra aussi des signaux aux

personnes queers, que nous pouvons être en sécurité dans l'espace public. Qu'il nous appartient aussi. Que nous avons le droit de l'occuper et d'y être nous-mêmes. On peut déjà remarquer ces changements subtils pendant les marches des fiertés par exemple : tout à coup, être en majorité nous donne cette liberté absolue d'exister. Et j'arrive à reproduire cette sensation lorsque je suis avec d'autres personnes queers ou lorsque je suis avec des ami.e.s qui sont ouvertement des allié.e.s. Ce sont la bienveillance, l'avancée sociale, la représentation de tous.tes qui contribueront à notre égalité, pas seulement de droit, mais aussi une égalité de traitement quotidienne, la liberté de ne plus devoir vivre prudemment.

Changeons la société pour qu'elle s'adapte à nous, plutôt que l'inverse

Etre visiblement LGBTIQ+ à Genève est une sorte de concours de résilience constant : on entend des choses toute la journée, on les trie et les assimile, certaines seront faciles à digérer et n'auront aucune incidence, d'autres resteront avec nous.

Et c'est par soucis de cette potentialité, qu'on se cache parfois, comme c'est mon cas. La plupart du temps je vis « normalement ». Et parfois je suis heurtée par ce que je vois et ce que j'entends, parfois je sens cette colère et je

me réfugie dans la communauté, juste pour ne pas devoir expliquer, juste pour ne pas voir ce regard en biais, même s'il ne dit rien, et même s'il n'est pas fondamentalement méchant.

Parfois on a juste la flemme d'être différent.e. Alors on se plie à la majorité et on cache cette altérité. On lâche la main de son.sa copain.ine et on renonce à notre visibilité. Mais trop renoncer et constamment jouer à ce jeu du « closet » en accordéon (concept à breveter), toujours évaluer les risques d'en parler selon les situations, aura forcément un impact sur soi, sur sa santé mentale et sur son couple. Car se cacher pour se protéger, c'est aussi intégrer qu'il y a quelque chose d'anormal à sa vie, et qu'il faudrait en avoir honte.

Il faut soutenir les projets comme (In)visibles qui souhaitent contribuer à changer la société, l'adapter, la faire grandir, pour qu'elle respecte tout le monde, plutôt qu'attendre des personnes LGBTQ+ qu'ils.elles acceptent de ne pas trop se montrer pour se sentir en sécurité. Mais aussi pour qu'ils.elles se sentent pleinement accepté.e.s, plutôt que toléré.e.s. Qu'ils.elles puissent tout simplement être, sans avoir à y penser.

Et finalement je l'ai fait. J'ai participé à la campagne.

Je l'ai fait pour ma femme qui m'avait dit un jour qu'elle aurait aimé voir une campagne comme celle-ci lorsqu'elle grandissait, afin de se sentir représentée. Je l'ai fait pour un.e petit.e LGBTQ+ closeté.e, pour qu'il.elle voit que son identité n'a pas à être cachée mais peut être célébrée. Je

l'ai fait pour inscrire dans la rétine publique une autre image de ce que peut être un couple.

Finalement, je l'ai fait pour moi.



Retrouve Anna sur Instagram [@an_bchr](#)

**Le projet (In)visibles a pour but de visibiliser les couples et familles LGBTQ+ dans l'espace public par une campagne photo. Cette dernière sera visible au Parc des Bastions, à Genève, au mois de mai 2020. L'équipe cherche encore des participant-e-s, n'hésite pas à les contacter:*

[Facebook](#) | [Instagram](#)

Semaine
Du 5 au 9 octobre



Photographie Au parc des Bastions, l'exposition «Invisibles», réalisée par l'association *Tou te va visibles*, montre 21 histoires de couples et familles LGBTQ+. À voir jusqu'au 31 octobre prochain. Promenade des Bastions 1, 1204 Genève. Entrée libre.

Notre

Lundi Dans le cadre de la semaine de la démocratie à Uni Mail contre-démocratie, Rue du Général 1, 1204 Genève. À 19h. Entrée libre, sur réservation.

Mardi La Maison des Eau Vives organise sa première soirée sur la thématique de l'éducation, une séance de cinéma et un atelier de photographie. Ch. de la Clairière 3, 1204 Genève. À 20h. Entrée libre.

Mercredi L'Usier organise sa soirée de bienvenue pour accueillir le groupe Kuma. Ch. de la Clairière 3, 1204 Genève. À 20h. Entrée libre.

D'autres infos pratiques sur tdg.ch

Vos bons



ECOUTER

Programme

Replay

Rechercher un article, un podcast,...



RADIO LAC MATIN

L'exposition photo (In)visibles aux Bastions

Publié le 12 octobre 2020 à 08:21

TELECHARGER





12h45

12.10.2020

PLAY **RTS** Émissions Directs Par date Connexion 🔍 ⋮

12h45 **PARC DES BASTIONS, GENÈVE**

◀ 0 2:10 2:04 2:22 1:54 2:05 14:02 ▶

- L'initiative pour un canton du Valais sans grand prédateur franchit une...
- La Chaux-de-Fonds veut rendre piéton la Place du Marché
- Pascal Jeannerat évoque les prévisions de croissance du Seco
- Le président biélorusse Loukachenko dans le collimateur de l'UE
- A Genève, une exposition pour visibiliser les personnes LGBTQ+**
- Le Rendez-vous culturel avec l'humoriste Brigitte Rosset.

12.10.2020 ⌵



Mieux! / À nous de jouer

31.10.2020

☰ YouTube^{CH}

Rechercher



In.Visibles

92 vues • 31 oct. 2020

👍 7 💬 2 ➔ PARTAGER ⚙️ ENREGISTRER ⋮

DÉCRYPTAGE // DIVERSITÉ

Ils luttent contre les stéréotypes de genre

Face aux biais qui pénalisent femmes et personnes issues des minorités de genre, l'entrepreneuriat peut constituer un outil puissant. Regard sur un phénomène en croissance.

GRÈVE DES FEMMES en 2019, mariage pour tous à l'enquête au Parlement, affaire du T-shirt de la honte à Genève... Les thèmes relatifs à l'égalité - quel que soit le genre - sont omniprésents. Cependant, des stéréotypes continuent à perpétuer des modèles datés et ingéneux dans la société.

Face à ces stéréotypes qui bloquent l'accomplissement professionnel de nombreuses personnes en raison de leur genre, des projets entrepreneuriaux de plus en plus nombreux visent le jour à travers le monde. «En 2015, au Chili, 85% des start-ups étaient dirigées par des hommes, 15% par des femmes. Soucieuses de rendre les programmes d'accélération accessibles à la fois aux hommes et aux femmes, Start-Up Chile a lancé The 5 Factory en 2015 en tant que programme de diversité de pré-accelération pour les projets dirigés par des femmes qui ont moins d'expérience», note Patricia Zamini Graca, experte en relations internationales, qui a étudié l'entrepreneuriat en Amérique latine. Elle remarque néanmoins de nombreux projets destinés à combler ce retard en cassant les stéréotypes.

Changer le storytelling pour les enfants

En Suisse, l'incubateur Bowie, né à Genève, accompagne désormais des projets ayant germé dans l'ensemble du pays sur la thématique de l'inclusion et des genres, avec un deuxième millésime qui sera présenté fin novembre. «Avec MeToo, ça a donné l'énergie à pas mal de femmes de lancer des projets dans le domaine du genre. Ce qui est intéressant, c'est que le genre est transversal à tout domaine. Il y a donc des projets dans toutes les industries, de l'entreprise clas-

sique au milieu de l'art», constate Sandrine Cina, initiatrice de Bowie. Parmi les projets accompagnés par l'incubateur figure Aequaland. A sa tête, Alma Moya Losada. Cette trentenaire, expérimentée dans le domaine des jeux vidéo notamment, a fait un constat. «Pour les enfants, il y a des poupées et des princesses pour les filles, des superhéros et des monstres pour les garçons. Dans tous les secteurs, il y a une objectification de la femme, des stéréotypes reproduits et incoscient. On doit se battre contre nos propres réflexes pour battre ces stéréotypes et changer le storytelling et l'éducation.» Partant de là, elle a imaginé des contenus ludiques, visant à casser ces biais. Avant investi 15 000 francs personnellement, Aequaland beta app a presque atteint les 1000 téléchargements sur iOS & Android. «Nous avons opté pour le smartphonisme et la tablette. Les tablettes sont plus utilisées dans le contexte pédagogique. Il fallait les deux pour toucher les familles (smartphones) et les écoles (tablettes)», glisse-t-elle. S'adjugeant les services d'une autrice ayant étudié la sociologie et les études de genre, elle a créé des récits destinés aux enfants de 3 à 9 ans. Puis a raconté ces histoires aux enfants de son entourage. «Ils ont aimé et nous ont demandé de réimprimer. On s'est réunies et on a commen-

cé à définir des sketches qui ont été montrés aux enfants et ce sont eux qui ont choisi le style graphique.»

Mieux connaître les organes génitaux

En lien avec l'éducation toujours, Bowie soutient également un projet intitulé SSI pour «Sciences, Sexes et Identités». Né au sein de l'Université de Genève sous l'impulsion de Céline Brockmann, biologiste spécialiste de la reproduction, et Isamine Abdulkadir, gynécologue aux HUG, SSI vise à développer des outils pédagogiques et des formations pour une promotion de la santé sexuelle. Premier outil: des kits imprimés en 3D qui reproduisent des organes génitaux masculins et féminins, notamment leurs parties liées au plaisir sexuel. «Nous avons monté ce projet pour pallier méconnaissances et mythes sur le clitoris. Il y avait aussi un besoin à tous les niveaux éducatifs (école, université, grand public) d'informations scientifiques sur le sexe, le genre et la sexualité. Les conséquences néfastes de ces méconnaissances et tabous sont multiples sur la santé sexuelle, comme les mutilations génitales féminines, les opérations chirurgicales

non consenties chez les personnes intersexuées, mais aussi les pressions sociales normatives sur la taille du pénis ou des lèvres internes, qui peuvent mener à des chirurgies esthétiques électives», précise Céline Brockmann. Ce kit mis au point avec le soutien de la Fondation privée des

Hôpitaux universitaires de Genève va trouver d'autres usages, comme un support d'explication à destination des urologues et chirurgiens avec leurs patients, pour décrypter une pathologie ou une procédure chirurgicale, tel un cancer de la prostate.

Après ce premier volet, SSI travaille sur d'autres supports, dont une web app sur les mutilations génitales féminines, utilisée par les professionnels de santé avec leurs patientes, pour expliquer l'anatomie de la vulve, le type de mutilation que la personne a subie et quel type de prise en charge médicale apporter. «C'est une app interactive dans laquelle on peut personnaliser (couleur de peau, pilosité, taille des lèvres internes). On peut adapter l'image pour être au plus près de l'anatomie de la personne et l'aider à réaliser que même si le gland du clitoris a été excisé, la plus grande partie de l'organe est là, et le plaisir sexuel est encore possible: découvrir cela peut être très puissant pour certaines femmes», insiste la biologiste.

Alors que les femmes gagnent toujours 20% de moins que les hommes en Suisse, que 80% des mères de jeunes enfants n'ont à peine 13% des péres travaillent à temps partiel ou que la communauté transgenre compte 20% de chômeurs contre 3% pour la population active suisse, ce type d'initiatives s'avère crucial. «Les normes de genre continuent encore en Suisse à définir la manière dont une personne va se définir, mais aussi les limites qu'on va s'imposer, et les opportunités qui vont nous être offertes», déplore Sandrine Cina. Avec 80 000 francs levés l'an dernier par les différents projets pendant le processus Bowie, l'ensemble semble modeste. Mais ce serait oublier que ces projets s'appuient sur des technologies accessibles. Et surtout, comme le rappelle Sandrine Cina, «tous les projets font sens, car ils apportent leur pierre à un problème systémique».

Chloé Chaudet et Zoé Smart présentent leur projet féministe lors des Bowie awards 2019.



LE COUP GAGNANT POUR VOTRE ÉPARGNE

Ouvrez un compte d'épargne en ligne et bénéficiez jusqu'à **2%** d'intérêts supplémentaires sur votre épargne!

AVANTAGESERVICE.CH



Mentions web

(par ordre d'apparition)

- Émission Vacarme:
<https://www.rts.ch/play/radio/vacarme/audio/coming-out-55-au-grand-jour?id=10758359>
- Article Be You Network:
<https://www.beyounetwork.org/articles/lamour-public-ou-quand-tenir-la-main-dune-personne-devient-un-acte-militant>
- Article Pop-up Mag:
<https://www.popupmag.ch/2019/12/18/sorcieres-etre-queer-en-suisse/>
- Article Be You Network:
<https://www.beyounetwork.org/articles/la-visibilite-lgbtqi-demande-t-elle-encore-du-courage>
- Émission de Radio Lac:
<https://www.radiolac.ch/podcasts/radio-lac-matin-12102020-082748/>
- Reportage du 12h45:
<https://www.rts.ch/play/tv/12h45/video/a-geneve-une-exposition-pour-visibiliser-les-personnes-lgbtqi?urn=urn:rts:video:11671774>
- Reportage de Mieux! / À nous de jouer:
<https://www.youtube.com/watch?v=Omt8sE5PGAQ>